16° Z
29932

LES THÈMES LITTÉRAIRES

L'ÉVASION

PHILIPPE SELLIER



Bordas

LES THÈMES LITTÉRAIRES

L'ÉVASION

PHILIPPE SELLIER

Agrégé des lettres

16°Z
29932

Bordas

DL-06091989-20882



© BORDAS, Paris, 1971 - 1re édition.
© BORDAS, Paris, 1989 pour la présente édition.
ISBN 2-04-018320-5.
ISSN 0249-7220.

« Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. La loi du 11 mars 1957 n'autorise, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective d'une part et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. »

733039

820

SOMMAIRE

Avant-propos 9

CHAPITRE 1. LES VOIES DE L'ÉVASION 11

- Le quotidien et l'évasion 11
- Le merveilleux lointain 13

— Dans le temps 13

1. Le lointain passé de l'humanité 13
2. Le lointain passé personnel 13
3. Le futur comme retour de l'âge d'or 15
4. Les lendemains qui chantent 16

— Dans l'espace 17

1. Les paradis du bout du monde 17
2. Paradis « loin » du monde 19
3. Les paradis célestes 21

- Proximité du merveilleux 22

1. La rêverie héroïque 22
2. La rêverie sentimentale 23
3. Les paradis artificiels 23
4. Couple et paradis 24
5. Les délices de l'oubli 24
6. L'inconscient et le surréalisme 24
7. Au-delà du voile 25

- Figures paradisiaques 25

1. Orphée 26
2. Narcisse 26
3. La naissance de Vénus 27

- Configurations paradisiaques 28

1. L'île paradisiaque 29
2. Jardin et paradis 30

- La constellation édénique 33

* Les titres des extraits mis entre crochets sont de l'auteur de cet ouvrage. Lorsqu'il s'agit d'une phrase reprise du texte cité, le titre est à la fois entre crochets et guillemets. En outre, nous indiquons — selon les conventions en usage — le titre de partie d'une œuvre entre guillemets et le titre de l'œuvre en caractères italiques (« Élévation », *Les fleurs du mal*).

CHAPITRE 2*. CINQ TEXTES FONDAMENTAUX 37

[Un paradis végétal] (*La Genèse*) 37
[Amour et paradis] (*Le cantique des cantiques*) . . 41
[Un paradis minéral] (*L'apocalypse*) 46
[Un paradis céleste] (*La divine comédie*) 49
[Ève et Narcisse] (*Le paradis perdu*) 52

CHAPITRE 3. AVANT L'EXPLOSION ROMANTIQUE : XVI^e-XVIII^e SIÈCLES. 55

Du Bellay, [L'idée] (*Olive*) 56
Ronsard, « Hymne de la justice » (*Hymnes*) . . . 57
Ronsard, « Hymne de la justice » (suite) 58
Ronsard, « Les îles fortunées » (*Amours*) 60
Montaigne, « Des cannibales » (*Essais*) 61
Montaigne, [Nouveau monde et conquérants anciens], « Des coches » (*Essais*) 63
Théophile de Viau, « La solitude » (*Recueil de 1621*). 68
Racine, « Le paysage ou promenade de Port-Royal des Champs ». 70
Pascal, [« Les voiles qui couvrent Dieu »] (*Lettre à Charlotte de Roannez*) 72
Fénelon, [La grotte de Calypso] (*Télémaque*) . . . 74
Fénelon, [A l'occident du monde] (*Télémaque*) . . 76
Voltaire, *Le mondain* 79
Rousseau, [Prosopopée de Fabricius] (*Discours sur les sciences et les arts*) 82
Rousseau, [L'élysée de Julie] (*La nouvelle Héloïse*). 85
Rousseau, « Cinquième Rêverie » (*Les rêveries du promeneur solitaire*) 86

CHAPITRE 4. L'ESSOR ROMANTIQUE (1820-1850) 91

Lamartine, « L'isolement » (*Méditations poétiques*) . 92
Lamartine, « L'immortalité » (*ibid.*) 94
Lamartine. « Le vallon » (*ibid*) 96

Vigny, « La maison du berger » (*Les Destinées*) . . . 99
Nerval, *Aurélia* 102
Hugo, [« Elle était déchaussée... »] (*Les contemplations*) 105

CHAPITRE 5. UNE BIBLE DE L'ÉVASION : BAUDELAIRE 107

- *Les fleurs du mal* 110
  « Élévation » 110
  « La vie antérieure » 111
  « Parfum exotique » 112
  « La chevelure » 113
  « Que diras-tu... » 114
  « Le poison » 115
  « L'invitation au voyage » 116
  « Moesta et errabunda » 120
  « Rêve parisien » 121
  « La mort des amants » 124
  « La mort des pauvres » 125
  « Le voyage » 126
- *Les paradis artificiels* 127
  « Le poème du haschisch » 127
- *Le spleen de Paris* 131
  « La chambre double » 131
  « L'invitation au voyage » 133
  « Enivrez-vous » 136
  « Anywhere out of the world » 137

CHAPITRE 6. RIMBAUD : « LA VRAIE VIE EST ABSENTE » 141

« Ma bohème » 142
« Bateau ivre » 142
« Après le déluge » (Les *Illuminations*) 146
« Alchimie du verbe » (*Une saison en enfer*) 149
« L'impossible » (*Ibid.*) 156

CHAPITRE 7. ZOLA : L'ENVOÛTEMENT VÉGÉTAL 159

- *La faute de l'abbé Mouret* 159
  [« Une mer de verdure »] 160
  [« Comme tu es belle! »] 162
  [« C'était le jardin... »] 165
  [« Tout d'un coup... »] 167

CHAPITRE 8. LA TRADITION MALLARMÉENNE 171

- Mallarmé 172
  « Brise marine » 172
  « Le vierge, le vivace... » 173
- P. Valéry 174
  « Naissance de Vénus » (*Album de vers anciens*) . . 174
  « Narcisse parle » (*ibid.*) 174

CHAPITRE 9. AUBES ET CRÉPUSCULES : PÉGUY, SUPERVIELLE, BRETON, CHAR 177

Péguy, *Ève* 178
Supervielle, « Le matin du monde » (*Gravitations*) . 179
Supervielle, « L'antilope » (*Les amis inconnus*) . . . 181
Breton, [« Au beau demi-jour de 1934... »] (*L'air de l'eau*) 182
Char, « Le Thor » (*Fureur et mystère*) 184
Char, « Jacquemard et Julia » (*Le poème pulvérisé*) . 184

CHAPITRE 10. AMOUR ET PARADIS : ÉLUARD 186

« Un seul être » 188
[« La courbe de tes yeux... »] (*Capitale de la douleur*) . 190
[« La terre est bleue... »] (*L'amour la poésie*) 190
« Surgis » (*Le livre ouvert, II*) 191
« Chanson » (*Le phénix*) 192

CHAPITRE 11. DU PARADIS DE L'ENFANCE A L'UNIVERS HÉROIQUE : SAINT-JOHN PERSE 193

[« Palmes...»] (*Éloges*) 194
[« O! j'ai lieu de louer... »] (*Éloges*) 195
[« O saisisseur de glaives à l'aurore »] (*Exil*) . . . 196

CHAPITRE 12. LE DÉFERLEMENT DE L'ÉVASION 199

Camus, *La peste* 202
Camus, « La femme adultère » (*L'exil et le royaume*) . 204
Aragon, « Cantique des cantiques » (*Le fou d'Elsa*) . 206
Ionesco, [Le jardin d'amour] (*La soif et la faim*) . 209
J. Kieffer, *Jean des Brumes* 211
E. Morin, [Évasion et culture de masse] (*L'esprit du temps*) 213

Éléments de bibliographie 218

Index des termes fondamentaux des rêveries d'évasion . 222

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

● AVANT-PROPOS

Comment les hommes s'évadent-ils du quotidien? Si multiples sont leurs sentiers qu'il n'était pas possible ici de les suivre tous bien longtemps. L'exploration d'une seule de ces voies n'a-t-elle pas déjà donné naissance à un volume, *Le mythe du héros?*

Mieux valait donc réaliser un **panoramique** sur les différentes rêveries d'évasion, essayer de discerner sous leur luxuriance les branches maîtresses, puis privilégier un type de refus ou de transfiguration du réel. L'introduction et le choix des textes obéissent à ces principes. Si toutes les rêveries s'y trouvent présentées, l'une d'elles bénéficie d'analyses plus précises et d'illustrations plus nombreuses. C'est d'ailleurs naturel, puisqu'elle semble fasciner avec une singulière puissance : il s'agit des paradis végétaux, de la rêverie édénique, qui, de la *Genèse* aux affiches vantant les îles de la Méditerrannée ou du Pacifique, se rit des méridiens comme des siècles.

Même dans ces limites, l'abondance des œuvres restait telle qu'il fallait opérer des retranchements sévères. Le romantisme a engendré une floraison si éclatante de créations animées par la recherche de l'évasion qu'il ne pouvait que fournir de beaucoup la plus riche moisson. Ainsi s'explique la rapidité avec laquelle ce volume parvient à l'aube du XIX^e^ siècle, qui — pour l'épiphanie littéraire des rêveries d'évasion — s'impose comme « le grand siècle ».

UN MONDE NOUVEAU





EVASION

PARFUM • EAU DE TOILETTE BOURJOIS - PARIS

Egalement en Belgique et en Suisse

• CHAPITRE I

LES VOIES DE L'ÉVASION

• LE QUOTIDIEN ET L'ÉVASION

Le temps quotidien ne suffit pas à l'homme. Universelle est la recherche d'une vie affranchie des limites et de la banalité. Oh! fuir cette existence misérable et menacée que nos penseurs et nos poètes ont appelée prison (d'où la métaphore de l'évasion), tombeau, mort, enfer, bagne, grisaille, nuit, vallée de larmes, exil, aliénation! Le primitif, grâce à ses rites, à ses fêtes, à certaines expériences, quittait la durée profane pour entrer dans le temps sacré, retrouvait l'existence an-historique des « origines », de l'époque mythique où tout était possible, où « *les troupeaux de bœufs ne redoutaient pas les puissants lions* » (Virgile, *Bucoliques*, IV, 22), où « *le loup habitait avec l'agneau* » (*Isaïe*, II, 6). Comme le rappelle Mircea Eliade dans son *Traité d'histoire des religions*, « on ne saurait trop souligner la tendance, — observable dans n'importe quelle société, quel qu'en soit le degré d'évolution — à *restaurer* " *ce temps-là* ", le temps mythique, le Grand Temps ».

Partout se retrouve la caractéristique commune à toutes les évasions, l'abolition de la durée quotidienne, sa transfiguration en un temps dense et heureux, fruit du « désir paradoxal... de se trouver dans la durée sans en porter le fardeau, c'est-à-

Document aimablement prêté par les parfums Bourjois.

dire sans en subir l'irréversibilité » (M. Eliade). Baudelaire a exprimé l'horreur de la durée en fuite (« L'irréparable », « L'irrémédiable », dans *Les fleurs du mal*).

L'Ève de Milton disait à Adam :

Vivant avec toi, j'abolis le temps

(*Le paradis perdu*, IV, 639).

Eluard, lui aussi, découvre dans l'amour un paradis d'éternité :

C'est aujourd'hui qu'est née la joie et je marie
la courbe de la vague à l'aile d'un sourire
C'est aujourd'hui que le présent est éternel...

(« Le château des pauvres » dans *Poésie ininterrompue II.*)

Dans tes yeux, un seul jour, sans croissance ni fin, un jour sur terre, plus clair en pleine terre que les roses mortelles dans les sources de midi.

(« Au fond du cœur », dans *Donner à voir*).

L'intensité de la vie abolit l'horreur de l'écoulement temporel, le sentiment de la précarité de l'existence, la menace de la mort. « *J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel* », s'écrie Proust lors d'une expérience platonicienne de saisie d' « *un peu de temps à l'état pur* ».

Cette quête de la plénitude n'a cessé d'habiter la rêverie humaine, quels qu'aient été les bouleversements subis par les mentalités. Des religions ont cédé la place à d'autres, l'athéisme a grandi, les grandes rêveries d'évasion sont demeurées, irrésistible fleuve dont les deux « bras » principaux se morcellent bientôt en de multiples dérivations.

La luxuriance des rêveries d'évasion ne saurait dissimuler qu'elles fleurissent sur deux riches tiges seulement. Comment, en effet, quitter la grisaille, la banalité, le train-train du quotidien? En imaginant ou en expérimentant que quelque part existe « *la vraie vie* » (Rimbaud). Imagination et expérience ne cessent de se conjuguer, car l'évasion ne signifie pas nécessairement fuite hors du réel. Elle représente la fuite hors de la médiocrité de la plupart des jours et des années, la recherche d'une réalité qui vaille de vivre. Tel est le sens du cheminement de Rimbaud : quitter la comédie, la farce de la fausse vie pour accéder enfin à une réalité pleine. Où trouver cette réalité? Deux itinéraires se proposent. Le premier — où l'expérience tient fort peu de place — consiste à imaginer que « *la vraie vie* »

est *ailleurs*, loin dans le temps des chronologies (lointain passé, lointain futur) ou dans l'espace des géographes (au bout du monde, au-dessus du monde, à part du monde). Dans le second, l'homme se sent exilé de lui-même au long des jours, fluctuant, las : quitter l' « *horrible vie* » (Baudelaire), ce sera connaître l'ardeur et la plénitude intérieures, étendre les possibilités du moi, découvrir Dieu ou un dieu en soi. Tout se passe comme si nous errions à l'intérieur d'une sphère de brume dont seuls le centre et la périphérie rayonneraient de lumière.

Grandissant au cœur de la vie, plus dépouillée, plus intérieure, cette seconde démarche s'exprime parfois avec les images de la première. C'est ainsi que l'amour heureux suscite des poèmes de paradis terrestres :

Nous passons notre vie
A renverser les heures
Nous inventons le temps

Et d'un seul coup comme toujours
Des verdures et des oiseaux
Où sommes-nous
Soufflent sur tes regards
Se posent sur tes paupières.

(Eluard, *La rose publique*, « Son avidité n'a d'égal que moi »).

• LE MERVEILLEUX LOINTAIN

Le temps et l'espace offrent leurs immensités aux hommes las de la vie qu'ils mènent *ici et maintenant*. Leur rêverie peut s'enchanter de lointains voyages.

Dans le temps.

Puisque *aujourd'hui* est décevant, fuyons vers l'*autrefois* ou les beaux *lendemains*.

1. Le lointain passé de l'humanité n'a guère cessé d'apparaître aux hommes comme le temps du bonheur, de la fraîcheur et de l'innocence des origines. Le mythe biblique d'Adam et Ève avant la chute rejoint la légende grecque de l'âge d'or, de l'époque où « les hommes étaient les sujets de Cronos, n'avaient aucun souci, vivaient sans travailler et se nourrissaient unique-

ment de glands, de fruits sauvages et du miel qui coulait des arbres; ils buvaient le lait des brebis et des chèvres, ne connaissaient pas la vieillesse, dansaient et riaient beaucoup, et la mort pour eux n'était guère plus effrayante que le sommeil » (Hésiode, *Les travaux et les jours*, trad. Graves). Les poètes ont brodé à l'envi sur ce thème. Ils se sont représenté les dieux vivant dans la familiarité des mortels et les instruisant : Saturne, Apollon, Astrée. Les détails ont pullulé : printemps éternel, laine se colorant d'elle-même sur le dos des moutons, fruits savoureux poussant sur les ronces...

Mais l'humanité s'est pourrie, le crime a régné, a proliféré, jusqu'au jour où la divinité excédée a décidé de détruire cette race mauvaise. C'est le schéma du temps cyclique : fraîcheur et pureté de la création, matin du monde — corruption croissante — soir du monde et destruction. La Bible se rappelle l'un de ces cycles où l'humanité disparaît dans un cataclysme : le déluge. Après le déluge, la fraîcheur du monde est restaurée : le christianisme fera du déluge l'image du baptême. « Par son caractère dramatique et la puissance des sentiments humains et religieux qu'elle éveille, la recréation du monde dans le déluge l'emporte considérablement en importance sur le premier acte créateur » (Berge, « Les légendes de déluge » dans l'*Histoire générale des religions*, tome V, Quillet, 1951). Aussi s'explique-t-on l'existence de plus de 400 récits de déluge dans les différentes civilisations; 268 d'entre eux sont circonstanciés et consistent en marées (77), en inondations (80), en chutes de pluie (58) ou de neige (3), en tremblements de terre (5), en incendies (16, dont 10 sont liés à un déluge d'eau). Cette destruction purifiante a hanté deux grands poètes français : Rimbaud et Artaud.

Sans « remonter au déluge », il peut suffire à l'homme moderne d'idéaliser des peuples déjà lointains. C'est ce qui s'est réalisé pour la Grèce et pour Rome. Mythe de la pureté et de la mesure grecques, du bonheur méditerranéen (de Chénier à Valéry). Mythe de la vertu romaine (Tite-Live, Montaigne, Guez de Balzac, Corneille, Rousseau, les révolutionnaires de 1789...), d'autant plus inattendu que saint Augustin, dans *La cité de Dieu*, avait promené ses lecteurs à travers les coulisses couvertes de sang de la République.

Rousseau a rendu célèbre la thèse de la bonté originelle de l'homme. Seule la civilisation est responsable de la corruption. Ce qui revenait à dire que les peuples d'avant l'essor des lettres

et des arts étaient innocents. « Le mythe du bon sauvage ne fit que relayer et prolonger le mythe de l'Age d'or, c'est-à-dire de *la perfection des commencements* » (M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957). Le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècles, en développant ce thème, n'ont tenu aucun compte des démentis du réel : cruauté des Indiens, dont certains étaient cannibales; sacrifices humains au Mexique... Sans parler du fait que « les sauvages avaient conscience, eux aussi, d'avoir perdu un « Paradis » primordial... Les sauvages se considéraient, ni plus ni moins que les Occidentaux chrétiens, en état de « chute » par rapport à une situation antérieure fabuleusement heureuse » (M. Eliade, *Ibid.*). Ici apparaît ce que l'on pourrait appeler *le relais des âges d'or* : Stendhal plaçait le sien au XVI^e^ siècle et dénonçait la corruption de son temps. Montaigne clouait au pilori son époque, le XVI^e^ siècle, et rêvait aux grands Romains. Les Romains, eux, voyant proliférer leurs crimes, avaient la nostalige de l'âge de Saturne!

Autre idéalisation du passé collectif : après chaque cataclysme d'une civilisation tend à se créer un mythe de l'époque qui a précédé la crise. Mythe du XVIII^e^ siècle et de sa « douceur de vivre » avant la Révolution. Mythe de la Belle Époque avant la Première Guerre mondiale.

2. Le lointain passé personnel est, lui aussi, transfiguré par l'homme : paradis de l'enfance (Proust, Nerval), des amours adolescentes (Hugo, *Les contemplations*, II).

Ah! Pourvu que j'y consente
mon enfance te voici
aussi vive, aussi présente

Firmament de verre bleu
arbre de feuille et de neige
rivière qui court, où vais-je?

(Charles Plisnier, *Sacre*, XXI).

Ici encore la dureté du réel se dissipe. Voici que le service militaire lui-même — si fastidieux — subit d'étonnantes métamorphoses : « C'était le bon temps! »

3. Le futur comme retour de l'âge d'or a inspiré des poètes comme Virgile et Ronsard. Une naissance, un avènement royal suffisent à faire rêver que s'ouvre une ère nouvelle :

Un âge tout nouveau, un grand âge va naître ;
La Vierge nous revient, et les lois de Saturne,
Et le ciel nous envoie une race nouvelle.
Bénis, chaste Lucine, un enfant près de naître
Qui doit l'âge de fer changer en âge d'or

(*Bucoliques*, IV, 5-9. Trad. Valéry).

Virgile célébrait par ces vers la naissance d'un fils du consul Pollion. Mais si profonde est l'attente humaine, si universelle, que bien des chrétiens virent dans ce poème une prophétie annonçant la naissance du Christ!

4. Les lendemains qui chantent l'emportent de plus en plus, dans les rêveries de l'homme contemporain, sur les nostalgies. Pourquoi? Parmi les raisons de cette évolution, on peut mentionner l'essor et la vulgarisation des connaissances historiques, qui gênent plus qu'au XVI^e^ siècle l'idéalisation du passé (qu'on médite sur le recul de la mythologie louis-quatorzienne et sur un titre comme *L'envers du grand siècle!*) ; d'autre part, l'humanité se libère peu à peu de servitudes effrayantes (misère, famine, mortalité galopante) et prend conscience de son pouvoir d'agir sur la nature et sur l'organisation des sociétés. Prométhée s'incarne en elle. Ce qui est capital, dans ce déplacement vers le futur, c'est que l'action devient la sœur du rêve. Ce futur, il ne s'agit pas seulement d'en rêver, il faut le faire. L'imagination peut animer des recherches politico-économiques rigoureuses.

Ce lien entre action et accession à un futur radieux est fortement marqué — en ce qui concerne l'Occident — dans le christianisme. Si l'orthodoxie n'en a guère tiré les conclusions qui s'imposaient, les utopies religieuses et sociales n'ont cessé de pulluler à partir du bas Moyen Age : Wycliff en Angleterre, Huss à Prague, Münzer (qui a passionné Friedrich Engels et Ernst Bloch) en Allemagne... Souvent ces mouvements étaient habités par l'attente du « millénium » annoncé dans l'*Apocalypse :* avant la fin du monde, le Christ régnerait mille ans avec les justes sur une terre réconciliée (semblablement, la Tradition juive attendait le règne de Dieu sur la terre, pour le temps du Messie). Ces précurseurs du socialisme étaient également hantés par le souvenir des communautés chrétiennes primitives (en partie idéalisées : l'âge d'or!), où tous les biens étaient possédés en commun et où régnait la fraternité.

L'essor du socialisme utopique a culminé au XIX^e siècle, avant de reculer devant le marxisme. Nul doute que ce dernier ne doive pas seulement à sa rigueur son immense succès. Il comble en effet une rêverie fondamentale de l'homme, l'espérance des « lendemains qui chantent », de l'époque heureuse qui suivra « le grand soir » où sera détruite la corruption capitaliste (la révolution prolétarienne comme déluge, création d'un monde nouveau).

Marx est resté sobre sur ces perspectives enchanteresses, sur le « stade du communisme » qui doit éclore après une phase de dictature du prolétariat. Ses disciples ne l'ont pas toujours imité, comme l'indiquent ces quelques lignes tirées du *Cours de marxisme*, I^re année, rédigé par J. Baby, R. Maublanc, H. Wallon et G. Politzer (Paris, Bureau d'édition, 1937) :

« Il est difficile sans doute de se représenter entièrement ce que sera cette nouvelle société, mais il y a des choses que l'on peut affirmer. Dans la société nouvelle, dans la société communiste, il n'y aura plus de police. Il n'y aura plus de prisons. Bien entendu il n'y aura plus d'églises. Il n'y aura plus d'armée. Il n'y aura plus de prostitutions de toutes sortes. Il n'y aura plus de crimes. Il pourra y avoir des malades, on les soignera. Toute idée de contrainte disparaîtra. Les hommes auront tout à fait le sentiment qu'ils sont débarrassés, dégagés de tout ce qui faisait autrefois leur servitude. Ce seront des hommes absolument nouveaux ». (cité par R. Mucchielli, *Le mythe de la cité idéale*, Paris, 1960, p. 168).

L'attente d'un futur merveilleux habite aussi tous les mouvements messianiques. Si le messianisme juif est pour nous le plus connu, il ne faut pas oublier que l'Islam a eu ou a encore ses messies. L'Afrique contemporaine assiste à une résurgence extraordinaire de messianismes politico-religieux.

Dans l'espace.

Si « *ce pays nous ennuie* » (Baudelaire, « Le voyage »), appareillons vers d'autres royaumes. Fuyons le fastidieux *ici! Là-bas* exerce sur nous ses sortilèges...

1. Les paradis du bout du monde.

Qu'ils rassemblent les Bienheureux après leur mort ou des vivants, les paradis qui demeurent « terrestres » ont été générale-

ment situés aux confins de la terre, *loin de* l'univers tristement réel que connaissent les hommes. L'exotisme ne date pas de Bernardin de Saint-Pierre! Ainsi le Jardin des Hespérides, où les pommiers portaient des fruits d'or, était situé à l'extrémité du monde connu, là où le soleil se couche (sur les pentes de l'Atlas, pense-t-on généralement). A ces confins se trouvaient aussi les îles Fortunées (les Canaries), séjour des Bienheureux. Les Anciens plaçaient encore des Paradis derrière le Vent du nord (l'Hyperborée, où l'année voyait deux récoltes, où les habitants vivaient très vieux...), au sud de la Libye, sur les pentes du Caucase.

A partir du XVI^e^ siècle, les découvertes de pays lointains donnèrent lieu aux affabulations les plus fantaisistes. Malgré le démenti des faits, l'imagination des explorateurs — et des Européens en général — s'empara de quelques éléments (climat, nudité...) et s'enchanta de ces paradis retrouvés. Il serait aisé de montrer la rêverie d'évasion à l'œuvre dans les relations d'Anson, de Bougainville (qui voit dans Otahiti une Ile des Bienheureux) et de Cook, au XVIII^e^ siècle. La lecture d'Anson a marqué Rousseau; Horst Brunner a étudié les répercussions de ces récits sur la littérature allemande (*Die poetische Insel*, Stuttgart, 1967). Au début du XX^e^ siècle encore, les îles du Pacifique fascinent et apparaissent comme un refuge, loin des méfaits de la civilisation : Daumal, *Le Mont Analogue ;* O'Neill, *Le deuil sied à Electre...* La persistance d'un certain rousseauisme dans l'avant-garde artistique, notamment chez les surréalistes, contribue à expliquer le goût pour les arts « primitifs » de l'Afrique, de l'Océanie, de l'Amérique et la naissance de plusieurs vocations d'ethnologues (Métraux, Leiris...). C'est par dégoût de la perversion occidentale qu'Artaud, après Rimbaud, se tourne vers l'Orient.

A cet attrait du lointain est évidemment liée la réalité complexe du *voyage*. Multiples — et jusqu'à présent peu connues — sont les façons de vivre le voyage. La fascination exercée par le pays à atteindre, les moyens utilisés pour s'y rendre, les souvenirs évoqués par les lieux, les compagnonnages de route... tout colore une telle expérience. Certains modernes, comme Larbaud ou Cendrars — avant combien d'entre nous! — s'enchantent du voyage en lui-même, indépendamment du but. « *Si je me déplace sans raison, c'est pour perdre pied* », affirme Cendrars, admirateur fervent de Don Quichotte, de Robinson et de Perceval. Il règne chez cet écrivain une véritable hantise de la *roue :*

roue des trains, roue solaire, roue indienne de la vie... La vitesse grise le voyageur, le débarrasse de ses racines et le lance dans un espace léger, dans un autre espace-temps : « *Moravagine criait de bonheur. Il voulait se déshabiller et se plonger tout nu dans le vivifiant courant d'air soulevé par le rapide* » (Cendrars). La plus étonnante de ces expériences du voyage est peut-être, cependant, celle de Nerval qui, en Orient, allait à la recherche d'un passé de paradis :

« Le voyage nervalien ne trouve jamais d'aboutissement définitif. Forme spatiale d'une remontée dans le temps, il ne cessera jamais d'être géographiquement fictif. A travers les mille facettes de la surface, il poursuit une patrie tout intérieure, située quelque part dans le passé : la patrie de la totalité des souvenirs, le paradis, l'âge d'or.

« Éternel embarquement pour Cythère, le voyage nervalien aboutit à la fois partout et nulle part. Cythère n'étant plus, n'importe quel pays ou lieu peut, pour un moment, ressusciter Cythère. A la limitation temporelle de la résurrection du passé (un instant, une minute) correspond le morcellement spatial du paradis terrestre. C'est pourquoi cette course au fond si désespérée connaît pourtant une série considérable de rencontres et d'aventures heureuses. N'importe où et à n'importe quel moment, le voyageur peut être surpris par la reconnaissance d'un pays ou d'un peuple qui continue le passé jeune et frais dans le présent. Partout on trouve ces îles bienheureuses, tronçons et restes du paradis perdu » (K. Schärer, *Thématique de Nerval*, Paris, 1968, p. 83).

2. Paradis « loin » du monde.

A défaut de voluptés tahitiennes, l'homme peut fuir ses semblables en se réfugiant dans des lieux protégés, isolés, qui lui apparaissent comme des paradis. Un écrivain semble s'être identifié à cette recherche de lieux paradisiaques isolés, c'est Rousseau, avec ses ermitages, ses îles, ses montagnes ou ses forêts. Dans *La nouvelle Héloïse* (IV, 11), alors qu'il visite le jardin que Julie appelle son « Élysée » (Les champs-Élysées étaient, chez les Anciens, le séjour des Bienheureux), il s'écrie :

La Nature semble vouloir dérober aux yeux des hommes ses vrais attraits, auxquels ils sont trop peu sensibles, et qu'ils défigurent quand ils sont à leur portée : elle fuit les lieux fréquentés ;

c'est au sommet des montagnes, au fond des forêts, dans les îles désertes, qu'elle étale ses charmes les plus touchants. Ceux qui l'aiment et ne peuvent l'aller chercher si loin sont réduits à lui faire violence, à la forcer en quelque sorte à venir habiter avec eux.

On pense à Ronsard, à La Fontaine... Chez Lamartine, le *vallon* exerce une séduction semblable. Zola consacre un tiers de *La faute de l'abbé Mouret* à célébrer un paradis végétal isolé du reste de la Provence — sèche et brûlée de soleil — par de hautes murailles. N'est-il pas curieux de constater que Milton, par une réduplication de la rêverie paradisiaque, imagine au centre de son paradis terrestre, gardé par les anges, un autre lieu paradisiaque (« en abîme »), le « berceau de verdure », proche parent du vallon lamartinien :

Ils parlent ainsi, et main en main ils entrent solitaires sous leur fortuné berceau : c'était un lieu choisi par le Planteur souverain, quand il forma toutes choses pour l'usage délicieux de l'homme. La voûte de l'épais couvert était un ombrage entrelacé de laurier et de myrte, et ce qui croissait plus haut était d'un feuillage aromatique et ferme. De l'un et l'autre côté l'acanthe et des buissons odorants et touffus élevaient un mur de verdure ; de belles fleurs, l'iris de toutes les nuances, les roses et le jasmin, dressaient leurs tiges épanouies et formaient une mosaïque. Sous les pieds la violette, le safran, l'hyacinthe, en riche marqueterie brodaient la terre plus colorée qu'une pierre du plus coûteux dessin.

Aucune autre créature, quadrupède, oiseau, insecte ou reptile, n'osait entrer en ce lieu ; tel était leur respect pour l'homme. Jamais, même dans les fictions de la fable, sous un berceau ombragé, plus sacré et plus écarté, jamais Pan ou Sylvain ne dormirent, Nymphe ni Faune n'habitèrent. Là, dans un réduit fermé avec des fleurs, des guirlandes et des herbes d'une suave odeur, Ève épousée embellit pour la première fois sa couche nuptiale, et les chœurs célestes chantèrent l'épithalame.

(Milton, *Le paradis perdu*, IV, 689-711.
trad. Chateaubriand).

Réduplication semblable : Rousseau, à l'île Saint-Pierre, dans le berceau qu'est une barque, goûte les délices de la rêverie existentielle. Tout navire ne peut-il pas apparaître à la

fois comme île et comme lieu clos, ainsi que l'a indiqué R. Barthes dans *Mythologies* à propos du *Nautilus* de Jules Verne?

Ces lieux protégés (substituts du sein maternel, le plus originel des paradis) ne sont donc pas nécessairement de nature végétale. Il en existe de minéraux : des châteaux féeriques de la littérature médiévale aux cités fortifiées comme la Jérusalem de l'*Apocalypse*. La *grotte* allie souvent le végétal à la pierre. Jean Fouquet a représenté Adam et Ève dans un paradis végétal, entouré de murs fortifiés (créneaux, tours...); les douves sont constituées par les fleuves paradisiaques, où évoluent cygnes et poissons, et qui font de ce lieu une île (XV^e siècle). Étonnante profusion de réalités paradisiaques!

3. Les paradis célestes.

Pour fuir une terre décevante, l'imagination disposait encore de la verticalité : *au-dessous* et *au-dessus* du monde! Bien que les rêveries de la descente lente et de l'intimité souterraine puissent être vécues euphoriquement (G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, livre II), on constate que l'*au-dessous* est presque toujours le lieu de l'infernal : les Anciens plaçaient sous la terre les Enfers, et sous les Enfers le Tartare, où expiaient les grands suppliciés, les ennemis des dieux.

En revanche, l'*au-dessus* est fréquemment imaginé comme un lieu paradisiaque, comme le but d'un mouvement de l'âme que l'on retrouve sur toutes les aires de civilisation : l'ascension mystique (M. Eliade, *Mythes, rêves et mystères* et *Le chamanisme*).

Pour de nombreux peuples, la divinité habite les espaces supérieurs : autrefois les hommes passaient aisément de la terre au ciel; mais maintenant, par suite d'une mystérieuse « chute », l'accès à l'univers divin est réservé à quelques privilégiés (héros, prophètes, chamans).

Assurément le christianisme affirme que le ciel n'est pas un lieu, que Dieu n'est pas corporel, que ces réalités sont ineffables. Mais l'être humain ne peut évidemment se passer de métaphores. Lesquelles utilise-t-il? Toute une étude serait nécessaire en ce vaste domaine. Il semble que la plupart des mystiques chrétiens se méfient des paradis végétaux et de tout ce qui paraît le plus lié au corps (nudité, danse, rire, fruits...). Le ciel de l'*Apocalypse* — qui a inspiré tant de peintres — est fait de rayonne-